

LES DEUX CÔTÉS DE LA RUE

par Roger Rudigoz

Roger Rudigoz écrit des contes qui font penser à ceux de Henri Michaux, à « Plume » surtout : « Les contes de la Souris Chauve » « Zogidur », (à l'École des loisirs). Une occasion pour un auteur trop subtil pour s'imposer de force de parler des sentiments de l'enfance, la peur, le mensonge : au cœur des contes.

Quand j'étais petit, que je ne savais pas encore lire, les grandes personnes me faisaient très peur avec les histoires qu'elles me racontaient en me tenant sur leurs genoux ou en me serrant dans leurs gros bras et en posant de temps en temps sur mes joues des baisers dont j'avais horreur parce que ceux des hommes piquaient et ceux des femmes portaient toujours quelque parfum ou de la crème ou de la poudre ou du rouge qui me soulevaient le cœur. Tous ces ogres dont il était question, toutes ces fées, tous ces rois, tous ces marquis, tous ces chevaliers, tous ces dragons, tous ces tapis volants, toutes ces lampes magiques et tous ces animaux bavards me paraissaient absurdes, malsains, à la fois peu crédibles et terriblement impressionnants. Ils composaient un monde où les méchants étaient horribles et où les bons, selon moi, ne valaient guère mieux. Je plaignais, par exemple, les filles de l'Ogre égor-gées sous leurs couronnes, et je trouvais le Petit Poucet bien inquiétant.



Dessin Philippe Dumas.

Je préférais de beaucoup jouer avec mes camarades et surtout avec mes cousines. Au moins, ce que nous inventions était proche de la réalité du monde qui nous entourait. On devenait *médecin, infirmier, conducteur de locomotive, pompier, agent de police, épici-er, papa ou maman*, et l'univers retrouvait son ordre, son équilibre, sa santé. J'avais en somme un préjugé antilittéraire ou tout du moins je refusais l'imaginaire, le fantastique. Puis il se passa quelque chose de très important qui m'apprit que la réalité n'est pas simple et que le faux et le vrai sont difficiles à discerner.

Je fis la connaissance de deux vieilles filles, deux sœurs, nos voisines dans la rue Mathieu-de-la-Drôme à Romans (je les appelais les Mounaines), qui me parlèrent de Jésus et du bon Dieu auxquels je crus aveuglément puisqu'ils m'étaient présentés comme des personnages ayant vécu et même vivant encore. Hélas, j'en parlai à mon grand-père Rudigoz, qui était athée, et que j'aimais autant que les Mounaines, et à mon grand étonnement il me dit : « Ces bigotes te racontent des calembredaines. Le bon Dieu n'existe pas. » Il me fallut donc, et très vite, résoudre un cruel problème : qui avait menti ? La réponse fut au-dessus de mes forces d'amour. On ment pour tromper, je le concevais déjà très bien, et il était évident que ni mon grand-père ni les Mounaines ne pouvaient me tromper. Je me tirai de cette contradiction, qui soit dit en passant m'obsède encore, par une sorte de pirouette en me disant que le bon Dieu existait quand je me trouvais chez les Mounaines et qu'il n'existait pas quand j'étais chez mon grand-père. C'était déjà, sans que je m'en doute, un subterfuge de conteur.

Puis j'appris à lire, j'appris à écrire, et les contes qui m'avaient fait si peur cessèrent progressivement de m'inquiéter parce que je pouvais en refermant le livre ou en interrompant ma lecture en devenir le maître. Je pouvais même les transformer, y introduire de



Ph. D.

Rudigoz et son grand frère.

nouveaux personnages, faire que le méchant devienne bon, ou que le bon soit méchant à son tour, ce qui me semblait juste. De là à écrire ce que j'imaginai de la sorte, il n'y avait qu'un pas. J'inventai un personnage que je baptisai le Grand Frère, mon Grand Frère, et à qui je prêtai tous les dons, toutes les qualités, tous les pouvoirs, toutes les richesses que j'aurais voulu posséder. J'avais encore le goût du vrai mais j'étais déjà piégé par l'imaginaire. En un mot, j'étais devenu un menteur. Car tous les conteurs sont des menteurs. Seulement ils ne prétendent pas dire ou détenir la vérité, ils ne prétendent d'ailleurs rien du tout. Ils s'amuse-nt, et en s'amusant, en jouant avec les mots, ils disent quelquefois de grandes, de profondes vérités qu'ils n'auraient pas découvertes sans leurs mensonges.

Plus tard, beaucoup plus tard, lorsque je me mis à écrire des romans, pour faire comme tout le monde, je décidai de raconter l'histoire de ma famille, et là, de nouveau, je fus tiraillé entre le vrai et le faux. C'était bien ma famille et ce n'était pas elle. Les critiques ne s'y trompèrent pas. L'un d'eux écrivit même que j'étais un conteur plutôt qu'un romancier.

J'aurais dû me douter alors que je finirais par écrire des contes pour les enfants car en bien des choses j'étais resté un enfant. Cette idée ne m'effleura jamais, peut-être tout simplement et tout bêtement parce que je considérais la littérature enfantine comme un art mineur.

Il fallut que Philippe Dumas lise mes livres, les aime, m'écrive, vienne me voir et me dise à la fin : « Pourquoi n'écrieriez-vous pas pour l'Ecole des loisirs des contes que j'illustrerais ? », pour que je me mette sans y croire, sans conviction et uniquement pour faire plaisir à cet homme que j'admirais déjà, à écrire des historiettes dont le premier personnage fut une chauve-souris. Elle m'agaça bientôt, et, un jour, l'ayant retournée, j'en fis la Souris Chauve. Alors, comme par magie, cette souris m'inspira près de deux cents con-



tes que j'écrivis dans une sorte d'ivresse. La chauve-souris était peut-être la réalité qui s'était changée en imaginaire en devenant une souris, tout en gardant quelque chose de sa première apparence, quelque chose de sa vie ailée et nocturne. Je pourrais dire aussi que c'était le réel qui en s'inversant, en se retournant, était devenu la fiction. J'avais commencé par des contes assez longs, puis, remarquant que ma fille, qui avait alors trois ou quatre ans, s'intéressait surtout, quand nous allumions la télévision, aux publicités, je fis des contes de plus en plus courts, pour essayer d'obtenir cette densité dans l'action qui plaît aux enfants.

Par la suite, j'écrivis quelques chapitres d'un roman dont le principal personnage s'appelait Zogidur, c'est-à-dire mon nom retourné. Ce roman comme bien d'autres me lassa, je l'abandonnai, et un jour, repris par le démon de l'enfance, je fis de ce personnage le héros de nouveaux contes pour la jeunesse. Quand j'en eus écrit une vingtaine, il m'apparut que ce Zogidur était le contraire de la Souris Chauve, et que j'avais inversé, retourné de nouveau (c'est une manie !) mon personnage. La Souris Chauve a en effet tous les pouvoirs, elle se sort à son avantage de toutes les situations, elle a de la chance et elle croit à sa chance. Zogidur, au contraire, collectionne toutes les guignes, il n'accomplit rien, il rate tout, il est moqué, trompé, fusillé, atomisé.



Mais les deux, comme je m'en aperçus par la suite, descendent de mon premier personnage, de ce Grand Frère à qui tout appartenait, à qui tout souriait. La Souris Chauve est sa première métamorphose, elle lui ressemble, et Zogidur en est en quelque sorte l'envers, le retournement, mais il lui ressemble aussi par l'abondance des malheurs qui lui permet également de tout posséder mais en peines, en chagrin, en malchance, en périls et en déboires.

Je retrouve aussi dans ces contes la rue qu'il me fallait traverser pour me rendre de l'atelier de mon grand-père à la boutique de ganterie des Mounaines, cette rue Mathieu-de-la-Drôme qui partageait le monde où Dieu n'existait pas et celui où il existait, et qui m'offrait pourtant des deux côtés le même amour que je n'ai plus jamais retrouvé. Et c'est peut-être ce qui plaît aux enfants, non pas l'histoire, non pas les personnages, mais la présence d'une profonde tendresse. ■

